

Fièvres en ville

Je marche dans ces rues qui me connaissent. Mon errance me sert de guide, elle conditionne le rythme de ma pensée. Récemment, il m'est arrivé d'avoir la tête en ébullition à force de gamberger. Je ne souhaitais qu'une seule chose, m'évaporer.

J'avais presque passé une semaine entière à ne pas dormir bien que je fusse psychologiquement épuisé. L'insomnie était tenace et pernicieuse. Syndrome de sevrage aux opiacés. Je me souviens d'une étrange souffrance qui parfois, étonnement, m'emmenait vers d'intenses pensées pleines d'une lucidité nouvelle.

J'aime bien le parc de Belleville, un jour en semaine, quand c'est pas encore l'heure des poussettes ou des pique-nique. Je fume une clope ou un splif, lis un magazine ou une courte nouvelle de Buko qui va encore me faire marrer. Je regarde, guette, cherche presque... les jolies filles.

Parfois, je croise un pote.

— Tiens Ruffian, qu'est-ce que tu fous là ?

— Je me ballade vois-tu, j'écris deux, trois mots.

Je fume une clope, enfin tu sais.

Et alors, ça dépend si je suis en veine et que j'ai quelques jetons, on va jusqu'à l'épicier ou dans un rade boire des bières.

Sinon, comme je suis tout le temps fauché, c'est moi qui me fais rincer.

Plus d'une fois ces petites rencontres au hasard du parc ont dérapé en grosses orgies, un verre en appelant un autre, un autre verre appelant un dealer, la coke appelant une ou deux copines... Comme le hasard fait bien les choses. Le mois de septembre a comme un goût de printemps. Ou bien c'est moi qui suis perdu ?

Etre un ruffian, vagabond, malandrin, n'est pas si aisé. Vivre de filles, de drogues et d'argent facile quand on n'a pas la belle petite gueule de Romain Duris ou l'American Express de Woody Allen, c'est du sport. Un jeu sans stratégie particulière. Passer par des sentiers tortueux pour trouver le Graal. Pas de courage sans peur, et en hors-piste, les sensations ne sont-elles pas meilleures ?

Je ne suis ni un acteur de la nouvelle vague, ni Franck Ribery. Je suis pauvre. J'ai un physique un peu particulier qui étrangement ne m'a jamais trop desservi. Grand, brun, grand nez cassé, grande dent cassée, maigre, grandes oreilles, j'aurais pu être une version arabo-gitane du Prince Charles. Au lieu de ça, on me classe plutôt dans la catégorie *bad boy, gitan-punk*. Voilà pour la description.

Les bastons de mon adolescence ont laissé quelques traces sur mon visage mais rien de méchant. Bon, j'ai quand même un sacré tarin ! Tordu par une cloison nasale déplacée, suite à un violent coup de bouteille Heineken qui engendra une fracture ouverte. Ceci dit, je n'ai nourri aucune rancune envers la bière Heineken. J'en bois. Je la classe même dans mon Top 10 à la cinquième place entre la 1664 et la Vedette.

Je m'appelle Sofiane Abbas Marcel et j'aurais pu être un excellent gangster. Un truand de premier

ordre. A dix ans déjà, je vidais des sachets de Smecta pour en faire des *quépas* c'est comme ça qu'on disait à l'époque où j'avais dix ans. Je jouais avec moi-même à être dealeur, trafiquant de drogue international.

J'étais déjà un p'tit salopard chouraveur qui planquait son butin dans le cul d'un nounours que j'avais ouvert avec un cutter, j'y fourrais mes breloques, mes prises de guerre, mes canifs, mon or. Jouer aux gendarmes et aux voleurs c'était du passé pour moi, un truc de bouffon. Avant *bouffon* on disait *ducon* aussi à c't'épok, puis *bolosse is the new bouffon*. Bref.

Mes magazines ? Union, Playboy, Hot video dans la doublure de mon matelas incisé avec le même cutter, un Stanley, hoho un bon vieux Stanny sa mère ! La presse était gratos chez nous, mon papy bossait à l'imprimerie de Corbeil-Essonnes, mais bien vite Le journal de Mickey est devenu Le journal du Hard.

Malgré ma petite pine rougeoyante comme celle d'un caniche royal, je me frottais jusqu'au plaisir en regardant le clip de Guesh Patty sur M6. J'étais précoce et j'avais déjà des petites copines pour jouer aux Barbies. Les Playmobiles et mon chien Matt étaient mes potes et Dorothée, ma nourrice.

C'est papy Marcel et mamie Colette qui m'ont élevé cause que mes parents étaient trop jeunes. Je les adorais, mais ça c'est une autre histoire.

Mon papy avait des potes gendarmes à qui il fournissait des magazines de toutes sortes et des bouteilles de Ricard. Il était apprécié, c'était un ouvrier démerdard qui savait rendre de bons services. J'avais donc déjà un vrai flingue à dix ans, un petit 6.35 qu'un pote gendarme de papy lui avait filé, avec deux, trois brelocs, cadeaux. Papy était apprécié. Il faisait sauter les « prunes », les P.V. Des fois il m'emmenait avec lui boire l'apéro à la caserne de Saint-Germain-les-Corbeil.

Je n'aimais pas y aller.

Les gendarmes puaient l'anis et les cacahuètes grillées salées. Une fois y'en a même un qui m'a fait voir « la cage », la cellule de gardav de l'époque avec son éternel chiotte turc nettoyé à la merde.

J'allais très rarement à l'école. J'étais souvent seul. Un gamin gentil mais arrogant, un peu chétif et souvent malade.

Toujours l'année de mes dix piges, on m'a opéré d'une appendicite aggravée, et vu que je faisais trop souvent le malade pour ne pas aller à l'école, un matin ma feinte n'a pas pris, et on m'a envoyé avec mon cartable et quarante-deux de fièvre dans ma classe de cm1 de merde où je trouvais que mes camarades étaient pour la plupart de beaux petits fils de putes bien habillés comme y faut.